

Cher Bon Dieu

La vieille dame et la médaille

Avec The Colour Purple (La couleur violette, imparfaitement traduit par Cher Bon Dieu), Prix Pulitzer 1983 et Prix du livre américain 1983, Alice Walker, femme noire du Sud, née en Géorgie, s'est imposée comme l'écrivain afro-américaine la plus fameuse de ces vingt dernières années. Sa langue s'efforce de rester proche du parler populaire, ses personnages sont vertement tracés ; tout ce qu'elle écrit exprime un aspect ou l'autre de la culture noire. Alice Walker n'hésite d'ailleurs pas à se dire médium : elle sublime une expérience communautaire dont le fil d'Ariane est bien souvent la musique. Romans et nouvelles sont tendres et charnels, d'une lucidité qui frise parfois le cynisme et qui, peut-être est-ce la raison de son succès auprès du grand public de toutes couleurs, se résout pourtant heureusement.

Tel est bien le cas de Cher Bon Dieu, correspondance dont chacune des protagonistes ignore le sort de celle à qui elle s'adresse (d'où l'envoi « Cher Bon Dieu », ou, plutôt, « Dear God » qui s'abstient d'un préjugé de bonté sur lequel on peut être sceptique à la lecture de ces pages...). Celie, mariée de force, séparée de ses enfants, écrit à sa sœur Nettie la vie de chien qu'elle endure ; l'espoir qu'elle sent pointer ; l'amitié qu'elle voue à une Reine fatiguée du blues et la découverte d'elle-même, corps et talent, qui s'en suit. Nettie, partie évangéliser l'Afrique, conte à sa sœur ses aventures, ses découvertes, ses déceptions.

Il y a dans ces pages situées au fil des années 30, en un Liberia où le capitalisme exsangue trouve les forces de tailler la nature à grands coups de serpe sauvage, une réalisation de l'Afrique passionnante à plus d'un titre. Foi missionnaire et élan moral s'y combinent pour légitimer ce qui est, en

fait, une fuite d'un monde hostile façonné par les Blancs ; attente de sources retrouvées vives et imprégnation de l'imagerie banale d'une Afrique primitive s'y imbriquent en une ambivalence que le vécu ne peut débroussailler.

Nettie assiste impuissante à la destruction d'un petit monde où elle avait, malgré tout, réussi à se faire une place. Certains s'échapperont vers les forêts, d'autres subiront ou disparaîtront. Dans le même temps, le pasteur qu'elle accompagne est tombé en veuvage et la logique sentimentale de l'art romanesque pousse l'un vers l'autre la jeune femme solitude et la maturité désappointée par la mince récolte de l'œuvre catéchumène. C'est l'occasion pour Nettie d'expliquer à sa sœur l'itinéraire d'un jeune intellectuel noir, chrétien, avide de mettre ses convictions au service du continent de ses ancêtres, et de dire encore une fois quelles incompréhensions les fausses retrouvailles ont pu provoquer.

Politique africaine remercie les éditions Robert Laffont de l'avoir autorisée à reproduire ces extraits de Cher Bon Dieu dans la traduction de Mimi Perrin.

D.M.

LA ROUTE

La première chose dont je dois te parler c'est la route. Elle a finalement atteint les champs de manioc il y a environ neuf mois, et les Olinkas, très amateurs de fêtes, se sont surpassés pour donner une réception en l'honneur des ouvriers, qui ont passé toute la journée à bavarder, rire, et à logner les femmes olinkas. Dans la soirée, beaucoup furent invités au village, et la fête s'est prolongée tard dans la nuit.

Je trouve que les Africains ressemblent beaucoup aux Blancs de chez nous, dans la mesure où ils se prennent pour le centre du monde, et croient que tout leur est dû. C'est la conviction profonde des Olinkas, qui ont donc pensé que la route était construite à leur intention. D'ailleurs les gens du chantier parlaient souvent de la commodité qu'elle offrait aux Olinkas pour aller sur la côte. Sur une route goudronnée cela revenait à une marche de trois jours, et même moins à bicyclette. Bien sûr personne n'en avait à Olinka, mais un des ouvriers leur avait montré la sienne et tous les villageois la regardaient avec envie, se disant qu'un jour prochain ils achèteraient la leur.

Le lendemain du jour où aux yeux des Olinkas la construction de la route était finie (après tout, elle était arrivée à leur village), quelle ne

fut pas la surprise générale de constater que les ouvriers du chantier étaient à nouveau au travail. Ils avaient ordre de continuer la route sur cinquante kilomètres, en la faisant passer tout droit à travers le village. Quand on s'est levés ils avaient déjà défoncé les champs de patates que Catherine venait juste de planter. Bien sûr les Olinkas étaient prêts à prendre les armes. Mais les gens du chantier, eux, les avaient déjà prises... ils avaient des fusils, et ordre de tirer, Celie !

C'était affreux. Les villageois se sentaient tellement trahis ! Et puis, ils ne savent pas vraiment se battre et n'y pensent plus guère depuis les temps anciens des guerres tribales. Alors ils ont assisté, impuissants, à la destruction de leurs champs et de leurs moissons. Les équipes n'ont pas dévié d'un pouce du tracé que le chef de chantier suivait sur son plan. Toute case qui se trouvait dessus a été rasée. Celie, notre église, notre école, ma case, tout s'est écroulé en quelques heures. Dieu soit loué nous avons pu sauver toutes nos affaires. Mais avec cette route goudronnée qui le traverse, le village semble écartelé.

Dès qu'on a eu compris les intentions des constructeurs, notre chef est parti vers la côte demander des explications, et aussi des dédommagements. Il est revenu deux semaines plus tard avec des nouvelles encore plus inquiétantes. Tout le territoire, y compris le village d'Olinka, appartenait désormais à un producteur de caoutchouc anglais. En approchant de la côte, le chef a été stupéfait de voir des centaines de gens d'autres villages comparables à Olinka, en train d'abattre les forêts en bordure de route pour les remplacer par des plantations d'hévéas. Les très vieux acajous géants, les autres arbres, le gibier, bref tout ce qui fait partie de la forêt était détruit dans le but de rendre la terre plate et nue comme la paume de la main, a raconté le chef.

Au début, il a cru que les gens qui lui parlaient de la société de caoutchouc anglaise se trompaient, en tout cas quand ils prétendaient que son territoire englobait le village d'Olinka. Finalement on l'a dirigé vers le palais du gouverneur, une ancienne bâtisse blanche avec des drapeaux plantés dans la cour, et là il a été reçu par le responsable blanc. C'était lui qui avait donné les ordres aux constructeurs de la route, cet homme qui ne connaissait d'Olinka qu'un point sur la carte. Il parlait anglais bien entendu, et notre chef a été obligé de se débrouiller de son mieux. La scène a dû être pitoyable car notre chef n'a jamais vraiment appris l'anglais en dehors de quelques phrases enseignées par Joseph, qui prononce « anglais » « yanglé » !

Mais tout cela n'était pas le pire. Comme les Olinkas n'étaient plus propriétaires de leur village, ils devaient désormais payer un loyer, ainsi qu'une taxe pour utiliser l'eau qui ne leur appartenait plus.

Au début, les villageois ont ri, tant l'idée leur paraissait grotesque. Ils sont ici depuis l'origine des temps. Mais hélas ce n'était pas une plaisanterie, comme le chef nous l'expliqua.

Dans ce cas, nous combattons l'homme blanc, ont dit les hommes. Mais « l'homme blanc » n'était pas venu seul, il avait amené son armée, comme le dit encore le chef.

Cela se passait il y a plusieurs mois, et jusqu'à ce jour rien ne s'est produit. Les gens vivent comme des autruches, ne mettent jamais le pied sur la nouvelle route autant que possible, et s'interdisent de regar-

der en direction de la côte. Nous avons reconstruit une église, une école, et j'ai une autre case. Et nous attendons la suite des événements.

Dans l'intervalle, Corrine a été très malade. La fièvre africaine. Beaucoup d'autres missionnaires en sont morts, dans le passé.

Les enfants, eux, vont très bien, et les garçons acceptent maintenant la présence d'Olivia et de Tashi en classe. D'autres mères envoient d'ailleurs aussi leurs filles à l'école. Les hommes n'apprécient pas du tout cette initiative. Qui voudrait d'une femme qui en sait autant que son mari ? fulminent-ils. Mais les femmes n'en font qu'à leur tête. Elles aiment leurs enfants, même les filles !

Je t'écrirai à nouveau quand les choses iront mieux, si Dieu le permet.

(pp. 148-150)

Ta sœur qui t'aime
Nettie

« NUITS BLANCHES SUR LE CONTINENT NOIR »

Samuel est né à New York, où il a grandi et fait ses études. Il a connu Corrine par sa tante Althea, qui avait été missionnaire au Congo belge avec celle de Corrine, Theodosia. Celle-ci habitait à Atlanta, où Althea lui rendait souvent visite, accompagnée de Samuel.

Ces deux dames avaient vécu ensemble des moments extraordinaires. Elles avaient été attaquées par des lions, avaient fui devant un troupeau d'éléphants, avaient été chassées par les inondations à la saison des pluies, et avaient dû se battre contre les indigènes. Et ces deux dames qui portaient jabot et dentelles, assises sur un canapé aux appuie-tête en crochet, racontaient ces histoires tout bonnement stupéfiantes en buvant leur tasse de thé.

— On s'amusait, Corrine et moi, à transformer ces récits en bandes dessinées, me raconta Samuel. On trouvait des titres comme : « Trois mois dans un hamac », ou « Nuits blanches sur le continent noir », ou encore « Guide de l'Afrique : Pour en savoir davantage sur l'indifférence des indigènes à l'égard de la parole sacrée ». On se moquait gentiment d'elles, tout en étant fascinés par leurs aventures et leur façon de les raconter. Elles avaient l'air si dignes, si sérieuses. On n'arrivait pas à se les représenter en train de construire une école dans la brousse, de se battre contre des reptiles, ou contre des Africains hostiles et superstitieux.

La brousse ! Ce seul mot nous faisait pouffer, Corrine et moi. On essayait de cacher notre hilarité en buvant notre thé, car bien entendu, les deux dames ne se rendaient pas compte qu'elles étaient drôles à ce point. En outre, l'image qu'avaient des Africains la plupart des gens à cette époque contribuait à notre amusement. On les prenait pour des sauvages, incohérents et débiles, comme leurs frères de race en Amérique. Mais Corrine et moi évitions cette assimilation ridicule et hélas fréquente.

La mère de Corrine s'était consacrée à ses devoirs de mère de famille et de ménagère. Elle n'aimait guère sa sœur, Theodosia, l'aventurière ; mais elle n'empêchait jamais Corrine d'aller la voir. Et quand Corrine avait eu l'âge requis, elle l'avait envoyée au séminaire Spelman, où la tante Theodosia avait fait ses études, et qui avait une histoire intéressante. Ce séminaire avait été fondé par deux missionnaires blanches de la Nouvelle-Angleterre, qui portaient toujours des robes identiques. Ouverte à ses débuts dans le sous-sol d'une église, l'école s'était rapidement transportée dans des baraquements de l'Armée. Par la suite, les deux femmes avaient recueilli des fonds importants auprès de quelques familles parmi les plus riches des États-Unis. Et l'institution s'était agrandie. Bâtiments annexes, parc, etc. Les jeunes filles y apprenaient la lecture, l'écriture, l'arithmétique et tout ce que doit savoir une bonne femme d'intérieur. Mais par-dessus tout, on leur enseignait à être au service de Dieu et de la communauté noire. Leur devise officielle était : « Notre école tout entière au service de Dieu ». Mais, à mon avis, elle aurait dû être : « Notre Communauté au service du monde entier », parce que dès sa sortie du séminaire toute jeune fille saisissait la première occasion venue de travailler pour le bien de son peuple où que ce soit dans le monde. C'était stupéfiant. Ces jeunes femmes sérieuses et bien élevées, dont certaines ne connaissaient que leur petite ville de province et le séminaire, trouvaient tout naturel de faire leur valise et de partir pour l'Inde, l'Afrique, l'Orient, aussi bien d'ailleurs que pour Philadelphie ou New York.

Une soixantaine d'années avant la fondation de ce séminaire, les Indiens Cherokee de Géorgie furent contraints de quitter leurs foyers et de partir à pied dans la neige vers des camps de logement dans l'Oklahoma. Un tiers mourut en chemin. Mais beaucoup refusèrent de quitter la Géorgie, se faisant passer pour des Noirs, entre autres ruses. Avec le temps ils se mêlèrent à nous. Il y avait beaucoup de ces sang-mêlé au séminaire Spelman, dont certaines se souvenaient de leurs origines mais dont la plupart les ignoraient. Et si parfois elles se posaient la question, elles pensaient que leur teint café au lait, ou marron brique, et leurs cheveux ondulés leur venaient d'ancêtres blancs, et non indiens. On n'en voyait plus dans cette région de toute façon.

— Même Corrine le croyait, continua-t-il. Et pourtant j'ai toujours senti qu'elle avait du sang indien. Elle était si calme, si réfléchie. Capable de s'effacer, et de faire disparaître ses états d'âme et ses intentions avec une étonnante rapidité, si elle sentait que l'entourage ne les comprendrait pas.

Apparemment, il ne semblait pas difficile pour Samuel de parler de Corrine, pendant ce séjour en Angleterre. Et moi je l'écoutais sans mal.

— Tout cela paraît tellement chimérique, me dit-il. Me voilà aujourd'hui, un homme vieillissant dont le désir d'aider son prochain est resté à l'état de rêve. Corrine et moi en aurions bien ri, dans notre jeunesse. « Vingt années de la vie d'un imbécile venu de l'Ouest », ou « La bonne volonté ne préserve pas les toits de feuilles », ou encore « Manque d'efficacité sous les tropiques. » Notre échec a été total. Nous sommes devenus aussi comiques que Althéa et Theodosia. Je crois que Corrine en était consciente, et que cette pensée a entretenu sa maladie.

Elle avait bien plus d'intuition que moi, et aussi une plus grande compréhension des autres. Elle me disait souvent que les Olinkas nous en voulaient, mais que je refusais de le voir. Et elle avait raison, en fait.

— Non, ce n'est pas vraiment qu'ils nous en veulent, je lui ai dit. Ce serait plutôt de l'indifférence. Nous sommes un peu comme des mouches sur la peau d'un éléphant.

— Je me souviens d'un des « jeudis » de la tante Theodosia, avant mon mariage avec Corrine, auxquels elle invitait beaucoup de « jeunes gens sérieux » comme elle disait. Ce jour-là il y avait un jeune étudiant de Harvard, un certain Edward, dont le nom de famille était DuBoyce je crois. Bref, la tante Theodosia était lancée dans le récit de ses aventures africaines et arrivait à l'épisode où le roi Léopold de Belgique lui avait remis une médaille. Edward — ou c'était peut-être Bill — était du genre impatient, qui ne tient pas en place. Ça se voyait dans ses yeux, et dans ses gestes. Comme la tante approchait de son instant de surprise et de joie à la remise de cette médaille qui couronnait ses services de missionnaire modèle dans la colonie du roi, DuBoyce s'est mis à taper nerveusement par terre du bout du pied. Corrine et moi avons échangé un regard inquiet. Apparemment le jeune homme avait déjà entendu l'histoire et n'appréciait pas de la subir une seconde fois.

— Madame, dit-il à la tante Theodosia qui exhibait la fameuse médaille devant tous ses invités à la fin de son récit, vous rendez-vous compte que le roi Léopold faisait couper les mains des travailleurs qui n'avaient pas atteint leur quota de caoutchouc, selon les contremâîtres de ses plantations. Au lieu de vénérer cette médaille, madame, elle devrait représenter pour vous le symbole de votre complicité inconsciente avec ce despote qui a fait mourir au travail, qui a brutalisé, et à la longue exterminé des milliers et des milliers d'Africains.

Le silence s'abattit soudainement sur l'assistance, poursuivit Samuel. Pauvre tante Theodosia ! Je crois que chacun de nous rêve plus ou moins de voir ses efforts couronnés par une médaille ou autre chose. Bien sûr, les Africains ne se soucient guère de distribuer des médailles. C'est tout juste s'ils se soucient de la présence des missionnaires !

— Il ne faut pas être amer, Samuel, je lui ai dit.

— Comment ne pas l'être ?

— Les Africains ne nous ont pas demandé de venir, vous le savez bien. Alors pourquoi les blâmer de ne pas vraiment nous accepter ?

— C'est pire que cela. Les Africains ne nous voient pas, ils nous ignorent. Ils ne reconnaissent même pas en nous les frères et les sœurs qu'ils ont vendus jadis.

— Samuel, je vous en prie, ne prenez pas cela autant à cœur (il s'était mis à pleurer doucement).

— Nettie, c'est ça justement qui fait mal. C'est l'essentiel. Nous les aimons, et nous tentons de notre mieux de leur montrer cet amour. Mais ils nous rejettent. Ils ne veulent pas entendre parler de nos souffrances passées. Ou alors, ils disent des bêtises comme : « pourquoi ne parlez-vous pas notre langue ? », « Pourquoi avez-vous oublié les vieilles traditions ? », ou encore : « Pourquoi n'êtes-vous pas heureux en Amérique, si tout le monde a une voiture ? »

(pp. 208-212)